

**FESTIVAL.** La dernière édition du festival de Rotterdam s'est déroulée en ligne, l'annonce de la réouverture des salles aux Pays-Bas étant arrivée trop tard pour permettre un rebasculé physique et public.

## Radicaux libres à Rotterdam

La compétition principale du festival de Rotterdam a la particularité de regrouper des œuvres qui procèdent de partis pris formels ou scénaristiques flagrants, pour le meilleur et pour le pire. Les écritures documentaires et hybrides n'étant pas reléguées aux sections parallèles, le jury a primé *EAMI* de Paz Encina, tourné au Paraguay auprès du peuple ayoreo-tobiegosode. Si l'on ne peut décrier sa noble intention – recueillir un autre point de vue sur l'Histoire –, une esthétique aseptisée étouffe la force politique de ce récit. Dans certains films de la sélection, la stylisation apparaît comme un refuge confortable, masquant mal un propos ténu. Parmi les maximalistes, *Le Rêve et la Radio* de Renaud Després-Larose et Ana Tapia Rousiouk se démarque par une approche sincère et généreuse. Puisant dans leur propre vie, les deux cinéastes québécois bricolent avec humour un univers teinté d'onirisme punk. Ils y incarnent Eugène, aspirant écrivain, et Constance, artiste sonore, tous deux occupés par des boulots alimentaires. Leur amie Béatrice fait un jour la connaissance de Raoul, militant inspiré par le situationnisme, et cette rencontre va susciter pour les trois comparses la nécessité d'un positionnement face à leurs idéaux. Tourné principalement en vidéo basse définition et travaillant l'image dans la tradition du cinéma expérimental en s'autorisant surimpressions, sous-exposition et en flirtant parfois avec l'abstraction, le film prend le parti de faire de doutes existentiels et politiques la matière d'un récit ludique coloré par le fantasme d'une vie plus palpitante.

La singularité de *Yamabuki*, troisième long métrage de Juichiro Yamasaki, est d'autant plus aiguë qu'elle est plus sourde, surgissant par éclats sous les



*Yamabuki* de Juichiro Yamasaki (2022).

mêmes airs faussement calmes que la petite ville qui lui sert de décor. Centré au départ sur Chang-so, travailleur sud-coréen au Japon, le récit s'étoffe peu à peu d'une pluralité de personnages, esquissant différentes pistes narratives. Ici et là, les liens familiaux décomposés retirent au monde son évidence et suscitent l'émergence d'autres rapports : Chang-so recrée une cellule nucléaire auprès de Minami et de sa fille, tandis que l'adolescente Yamabuki prend part à des manifestations silencieuses. Son prénom désigne également une plante aux fleurs jaunes, elle-même évocatrice des pièces d'or qui constituaient jadis la dot de jeunes femmes prisées. À l'image de cette ambiguïté sémantique, Juichiro Yamasaki produit un univers précaire, perclus de fragilités morales qui se manifestent dans différentes relations à l'argent. De légers

mouvements de caméra expriment cette incertitude, dans un film mélancolique dont les effets semblent toujours justifiés par une nécessité interne. Employant une pellicule 16 mm granuleuse qui ajoute au trouble, le cinéaste trace d'un geste sûr des cadres inattendus et des figures de montage saisissantes.

Encore plus épuré, le premier long de l'Australien David Eastal, *The Plains*, se présente comme une odyssée minimaliste, presque intégralement filmée depuis le siège arrière d'une voiture. Andrew, avocat, y prend le volant tous les jours aux alentours de 17 heures pour rentrer chez lui, dans la banlieue de Melbourne, parfois en compagnie de son collègue et voisin, qui n'est autre que le réalisateur – tous deux jouent leur propre rôle, à l'époque où ils faisaient connaissance. Pourtant, ce trajet ne mène nulle part : il est

chaque fois interrompu pour ramener Andrew à son point de départ, et nous avec. À travers les conversations, l'homme bientôt retraité témoigne de la façon dont la vie nous trimballe, nous blesse ou nous glisse dessus, et s'écoule en un instant comme ces trois heures en voiture. Le regard planté dans le rétroviseur, le personnage questionne les motifs et la validité de ses choix passés. En réduisant le décor d'une existence aux dimensions d'un habitacle traversant un territoire périurbain (à quelques échappées près), le cinéaste condense de manière bouleversante quelques problèmes fondamentaux : la place du libre arbitre, la vertu de vivre selon ses désirs et la possibilité d'accomplir quoi que ce soit. Signalons que *The Plains* sera projeté à Paris au festival Cinéma du réel (11-20 mars).

Olivia Cooper-Hadjian